

MICROMÉGAS : LA RÉVOLUTION PAR L'HUMOUR

Marcia Christina Leal RIGONATTO¹

RÉSUMÉ : En considérant l'interprétation de l'esprit du Siècle des Lumières par Ernst Cassirer et les théories du rire par Henri Bergson, nous nous proposons d'analyser, dans cet article, quelques aspects du rire chez Voltaire à partir de l'étude de l'utilisation des figures de rhétorique dans son conte *Micromégas*.

MOTS-CLÉS : *Micromégas*, Lumières, rire, humour, révolution.

RESUMO : Considerando a interpretação do espírito do século das Luzes por Ernesto Cassirer e as teorias do riso de Henri Bergson, pretendemos analisar, neste artigo, alguns aspectos dos riso em Voltaire a partir do estudo da utilização das figuras de retórica no conto *Micromegas*.

PALAVRAS-CHAVE: Palavras-chave: *Micromégas*, Luzes, riso, humor, revolução.

¹ Artigo produzido como resultado da Disciplina Monografia (FLMo496), ministrado pela Profa. Dra. Ana Luiza Reis Bedê, FFLCH, USP.

INTRODUCTION:

Au début du XXe siècle, Henri Bergson (1859-1941) a réuni dans un livre, *Le Rire*, les trois articles qu'il venait de publier dans la *Revue de Paris*, où il faisait un raisonnement sur la fonction sociale du rire et une analyse détaillée du tragique et du comique, du drame et de la comédie, leurs motivations, leurs domaines d'action, leurs importances pour notre évolution individuelle et notre insertion dans la société. Dans cet œuvre, le rire est défini comme un « comportement corporel que la vie utilise pour châtier » et « rappeler à la norme » quelque type de dérèglement mécanique du corps ou de l'esprit d'un homme, qui pourrait faire rire les autres². Plutôt qu'une punition, le rire serait un moyen agréable de permettre la vie en société. Une espèce de « geste social » qui réprimerait plaisamment « les excentricités » (BERGSON, 2010: 15). En soulignant la fonction sociale du rire, Bergson a mis en valeur son côté révolutionnaire.

Au début du XXIe siècle, plus précisément, le 7 janvier 2015, les fondamentalistes islamiques ont envahi la rédaction de l'hebdomadaire, *Charlie Hebdo*, à Paris, pour, d'après eux, venger le prophète. Leur vengeance fut décimer la rédaction du journal, un groupe de caricaturistes, très connue par leurs charges de contenu satirique, surtout en parlant d'Islam. La réponse : une fusillade. C'était un attentat contre l'humour, contre le rire. La réaction populaire fut instantanée. En tuant le rire et la liberté d'expression, les terroristes étaient en train de tuer la démocratie. Si le rire, comme a bien analysé Bergson, a été toujours une manière de refréner les écarts, serait-il si puissant au point d'avoir besoin de se faire taire par des armes à feu ?

En réfléchissant sur la question du rire, de l'ironie et de l'humour nous remontons dans l'histoire, plus précisément au XVIIIe, le Siècle des Lumières, et nous nous rencontrons avec Voltaire, cet écrivain et philosophe emblématique qui a lutté vivement contre l'intolérance et qui a fait de l'ironie et du sarcasme deux de ses armes principales.

UN ÉCRIVAIN ET PHILOSOPHE DES LUMIÈRES

Il faut penser ; sans quoi l'homme devient,
Malgré son âme, un vrai cheval de somme.
Voltaire³

² Selon Frédéric Worms, dans la présentation de l'édition critique de l'œuvre, *Le rire, de Bergson*. (BERGSON, 2010 : 9)

³ Les deux premiers vers de la première strophe du poème de Voltaire, « Impromptu – Fait à un souper dans une cour d'Allemagne », 1750. (VOLTAIRE. *Œuvre poétique de Voltaire*. Notice et annotations par H. Le-grand, agrégé de l'Université. Paris : Bibliothèque Larousse, 1998.)

Avant de considérer l'œuvre de Voltaire elle-même ou lui-même, il faut penser au moment historique de sa production qui a donné, d'une certaine manière, des conditions pour l'affleurement de certains types de pensée et de production littéraire.

D'Alembert (1717-1783), en réfléchissant sur l'ensemble de la vie intellectuelle des Lumières, a constaté qu'à la moitié de chaque siècle il y avait eu une transformation importante. « Au milieu du XVe siècle s'amorce le mouvement littéraire et intellectuel de la Renaissance ; au milieu du XVIe siècle, la Réforme religieuse est à son apogée ; au XVIIe, c'est la victoire de la philosophie cartésienne qui apporte un bouleversement radical de l'image du monde » (CASSIRER, 1966: 41). En envisageant le XVIIIe, il a remarqué l'importance d'une nouvelle forme de penser le monde. Il y a eu, selon Duclos, une certaine « fermentation de raison universelle » (CASSIRER, 1966: 54), un mouvement vers la connaissance, un vrai désir de comprendre le monde, la vie et l'univers, selon une nouvelle pensée scientifique qui écartait les préjugés, les dogmes et envisageait la vulgarisation du savoir comme une possibilité de transformation de la vie dans le monde.

La philosophie au XVIIIe siècle, en questionnant les systèmes philosophes du XVIIe siècle, a adopté le « paradigme méthodologique de la physique newtonienne », ou mieux, la méthode de l'analyse, dont elle a généralisé l'application et l'a vu comme « l'instrument nécessaire et indispensable de toute pensée en général ». Voltaire a été un enthousiaste des idées de Newton.

L'intéressant, c'est qu'il n'y a pas eu une vraie « rupture » entre les pensées des deux siècles, le XVIIe et le XVIIIe, seulement « une sorte de déplacement d'accent » : « du général au particulier », « des principes aux phénomènes » (CASSIRER, 1966: 63). De toute façon, au cœur de l'effervescence des idées et des théories de l'époque, Voltaire a fait remarquer l'importance de la pensée - surtout la pensée -, pour que l'observation scientifique puisse avoir une certaine solidité et la philosophie puisse échapper à la médiocrité. Afin de mettre ces questions en valeur dans ses œuvres, le comique a été l'instrument, duquel Voltaire s'est servi plusieurs fois, pour faire la critique du savoir de son temps.

D'autre part, le monde avait subi de grandes transformations. D'un côté, l'absolutisme, le renforcement du pouvoir royal et l'avènement des cours, au XVIIe. D'autre côté la première révolution industrielle, surtout en Angleterre, au XVIIIe. Ces événements ont créé des conditions pour la naissance d'une philosophie sociale, plus proche de la réalité concrète et plus consciente de l'importance des transformations sociales. Les philosophes ont disposé des cours royales comme un nouveau public et des questions sociales comme un nouveau souci.

UN ESPRIT SOCIAL

Il faut avoir douce société,
Des gens savants, instruits sans suffisance,
Et de plaisirs grande variété ;
Voltaire⁴

Malgré l'amour de Voltaire pour l'épique et pour la tragédie, le caractère comique de sa prose et l'intensité de son travail épistolaire nous rendent compte de sa vocation pour la vie en société.

L'esprit social de Voltaire et son intelligence critique ont rencontré leur voix encore dans l'humour et dans le rire. Le comique le permettrait construire des œuvres littéraires et parler à son public, en l'amusant et sans fêrir directement sa susceptibilité. Le genre a été un allié de son intelligence et de sa personnalité combative.

(...) l'observation comique va d'instinct au général. Elle choisit, parmi les singularités, celles qui sont susceptibles de se reproduire et qui, par conséquent, ne sont pas indissolublement liées à l'individualité de la personne, des singularités communes, pourrait-on dire. En les transportant sur la scène, elle crée des œuvres qui appartiendront sans doute à l'art en ce qu'elles ne viseront consciemment qu'à plaire, mais qui trancheront sur les autres œuvres d'art par leur caractère de généralité, comme aussi par l'arrière-pensée inconsciente de corriger et d'instruire. Nous avons donc bien le droit de dire que la comédie est mitoyenne entre l'art et la vie. (BERGSON, 2010: 130-131)

Frédéric II lui a écrit, le 7 juillet 1739, après la lecture de son histoire *Voyage du baron de Gangan*⁵ qui avait des ressemblances frappantes à son œuvre plus tardive, *Micromégas* :

Mon cher ami,

J'ai reçu l'ingénieux voyage du baron de Gangan, sur le point de mon départ de Rémusberg. Il m'a beaucoup amusé, ce voyageur céleste ; et j'ai remarqué en lui quelque sati-

⁴ Les trois premiers vers de la deuxième strophe du poème de Voltaire, "Impromptu – Fait à un souper dans une cour d'Allemagne », Id. 2.

⁵ Envoyé à Frédéric II, au mois de juin 1739, il y a une possibilité que le *Voyage du baron Gangan* ait été une première version du conte *Micromégas*, de 1752. Notre intention dans ce travail n'est pas exactement d'aborder cette question, mais de donner un exemple de l'influence et de la pénétration des idées de Voltaire dans la société de son temps, surtout dans la noblesse.

re et quelque malice qui lui donne beaucoup de ressemblance avec les habitants de notre globe, mais qu'il ménage si bien, qu'on voit en lui un jugement plus mûr et une imagination plus vive qu'en tout autre être pensant. Il y a dans ce voyage un article, où je reconnais la tendresse et la prévention de mon ami en faveur de l'éditeur de *La Henriade* ; mais souffrez que je m'étonne qu'en un ouvrage où vous rabaissez la vanité ridicule des mortels, où vous réduisez à sa juste valeur ce que les hommes ont coutume d'appeler grand, qu'en un ouvrage où vous abattez l'orgueil et la présomption, vous vouliez nourrir mon amour-propre, et fournir des arguments à la bonne opinion que je puis avoir de moi-même (...). La gravité espagnole de l'archiduchesse, le cérémonial guindé de sa petite cour n'inspirera guère de vénération à un philosophe qui apprécie les choses, selon leur valeur intrinsèque ; et je suis sûr que le baron de Gangan en sentira le ridicule s'il pousse ses voyages jusqu'à Bruxelles. (VOLTAIRE, 1979: 693)

Le contenu de la lettre nous donne une notion exacte de l'efficace du genre et de la pénétration des idées de Voltaire.

MICROMÉGAS : HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

Sapere aude !
Kant⁶

Micromégas était le nom d'un habitant d'une planète qui tournait autour de l'étoile Sirius, un livre penseur qui fut banni de sa planète pour vouloir connaître les choses de l'univers et pour ses recherches publiées dans un livre. Après l'incident, il est parti en voyage « de planète en planète, pour achever de se former *l'esprit et le cœur* » (VOLTAIRE, 1979: 20), en d'autres termes, pour connaître d'autres réalités. Il voulait dépasser les bornes de sa propre insignifiance, de ses préjugés, de son orgueil, de son ignorance. Il est passé par Saturne, où il a trouvé un compagnon de voyage, le secrétaire de L'Académie de Saturne. Le deux ont visité les planètes, Jupiter, Mars et finalement, la Terre où ils ont eu des entretiens avec plusieurs philosophes.

La plume de Voltaire dans ce conte est détaillée et caustique, aussi qu'ingénieuse et amusante. Il s'utilise des contrastes et des disproportions pour nous mettre en face de notre insignifiance et de notre présomption. Son texte est

⁶ « Oser savoir », c'est la devise des lumières, selon Kant (CASSIRER, 1966: 38)

rempli de références ironiques aux événements de l'époque, à leurs mœurs, aux expressions courantes.

Pendant le XVII^e et le début du XVIII^e siècle, les récits des voyages interplanétaires étaient très en vogue, favorisés par « le développement des recherches scientifiques dans le domaine de l'astrologie et de la cosmographie ». Le genre a attiré l'attention de Voltaire, surtout après les *Voyages de Gulliver* (1726), de l'écrivain anglo-irlandais, Swift (1667-1716).

Il y a dans *Micromégas* interversion des rôles : ces êtres, qui ne sont pas des hommes, et dont on attend la vérité, on ne va pas à leur rencontre ; c'est eux qui se déplacent pour venir juger l'humanité, (...) Par ce renversement de perspectives, Voltaire amène sa fiction à un rare degré de pureté philosophique : avec *Micromégas*, il réussit à faire un conte où l'affabulation ait le caractère d'une hypothèse, les aventures successives une allure d'expérience, et le dénouement la forme d'une conclusion.⁷

D'après Bergson, c'est précisément ce « renversement de perspectives », ce bouleversement des règles établies par le genre, qui peuvent donner le caractère comique au texte, qui permettent à l'auteur de créer un cadre des situations courantes et mettre en évidence leurs aberrations (BERGSON, 2010: 26-27 ; 71-73).

Mais Voltaire ne s'arrête pas là ; sa bizarrerie commence par le titre de son histoire. Bergson, dans son analyse des différences entre le drame et la comédie, nous fait remarquer à propos du drame que « même quand il nous peint des passions ou des vices qui portent un nom, les incorpore si bien au personnage que leurs noms s'oublent, que leurs caractères généraux s'effacent, et que nous ne pensons plus du tout à eux, mais à la personne qui les absorbe ; c'est pourquoi le titre d'un drame ne peut guère être qu'un nom propre ». Par contre, ce sont les noms communs des vices qui nous font rire et qui, plus souvent, seront les titres des comédies : « c'est que le vice comique a beau s'unir aussi intimement qu'on voudra aux personnes, il n'en conserve pas moins son existence indépendante et simple ; il reste le personnage central, invisible et présent auquel les personnages de chair et d'os sont suspendus sur la scène. » (BERGSON, 2010: 11-12). *Micromégas* est le nom du personnage principal de l'histoire et, d'un certain point de vue, une individualité. Néanmoins, son nom « contient, renfermé en lui-même, le sens de toute l'histoire ». Les autres personnages, qui gravitent autour de lui, présentent ses mêmes traits généraux et apparaissent comme « une tension entre le *micron* et le *mega* »⁸. L'effet comique vient d'une contradiction, d'un « absurde réalisé sous

⁷ Jacques Van Den Heuvel, Note sur le texte. (VOLTAIRE, 1979: 702)

⁸ Idem 1 (VOLTAIRE, 1979: 694).

une forme concrète, une absurdité visible », de « ce qui est absurde par un côté, naturellement explicable par un autre » (BERGSON, 2010: 139).

Voltaire nous donne des informations à propos de la taille de Micromégas, « il avait huit lieues de haut : j'entends, par huit lieues, vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun », ou de sa planète par rapport à la Terre, « et que notre globe a neuf mille lieues de tour ; ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt et un millions six cent mille fois plus de circonférence que notre petite terre ». pour faire face aux questions quotidiennes. Hors du contexte

La veine satirique de Voltaire revient de manière plus spécifique contre les querelles de son temps : les ennemis personnels, les questions intellectuelles, le sectarisme de l'Église et la toute-puissance de l'État. L'usage des antiphrases les met en évidence. C'est le cas du jésuite Castel, ennemi de Voltaire qui défendait les idées de Descartes contre celles de Newton - « Castel écrira, et même assez plaisamment, contre l'existence de ces deux lunes ; mais je n'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie » (VOLTAIRE, 1979: 25). Où à propos des thèses contre lesquelles Voltaire s'acharnait, comme l'anthropocentrisme - « Mais il y avait là, par malheur, un petit animalcule en bonnet carré, qui coupa la parole à tous les animalcules philosophes ; il dit qu'il savait tout le secret, que cela se trouvait dans la *Somme* de saint Thomas ; il regarda de haut en bas les deux habitants célestes ; il leur soutint que leurs personnes, leurs mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. À ce discours, nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible qui, selon Homère, est le partage des dieux » (VOLTAIRE, 1979: 36-37) -, des pensées et procédés scientifiques dépassées - « quelques algébristes, gens toujours utiles au public » (VOLTAIRE, 1979: 19), de quelques questions d'arts - « La taille de Son Excellence étant de la hauteur que j'ai dite, tous nos sculpteurs et tous nos peintres conviendront sans peine que sa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour ; ce qui fait une très jolie proportion » (VOLTAIRE, 1979: 20). La critique à l'Église est acide - « Il parcourut la voie lactée en peu de temps ; et je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais, à travers les étoiles dont elle est semée, ce beau ciel empyrée que l'illustre vicaire Derham se vante d'avoir vu au bout de sa lunette. Ce n'est pas que je prétende que Monsieur Derham ait mal vu, à Dieu ne plaise ! » (VOLTAIRE, 1979: 21). Nous remarquons aussi la lenteur de la justice - « le procès dura deux cent vingt ans » - ou l'stupidité de l'État - « il en composa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires. Le muphti de son pays, grand vétillard et fort ignorant, trouva dans son livre des propositions suspectes, malsonnantes, téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, et le poursuivit vivement » (VOLTAIRE, 1979: 20), « Ils passèrent dans Jupiter même, et y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets, qui seraient actuellement sous presse sans messieurs les inquisiteurs, qui ont trouvé quelques propositions un peu dures » (VOLTAIRE, 1979: 25).

La brièveté de la vie et la prétention humaines n'échappent pas à sa verve critique et apparaissent surtout par les moyens des disproportions des mesures, présentées au long de l'histoire- « il n'avait pas encore deux cent cinquante ans » (VOLTAIRE, 1979: 20), « car enfin Saturne n'est guère que neuf cents fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays-là sont des nains qui n'ont que mille toises de haut ou environ » (VOLTAIRE, 1979: 21) -, pour montrer aux hommes toute leur insignifiance- « le microscope, qui faisait à peine discerner une baleine et un vaisseau, n'avait point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes. Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importants de faire ici une petite remarque avec moi : c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne faisons pas sur la terre une plus grande figure » (VOLTAIRE, 1979: 29), et il termine pour constater que « je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente. Ô Dieu, qui avez donné une intelligence à des substances qui paraissent si méprisables » (VOLTAIRE, 1979: 33).

Mais c'est à travers les périphrases que Voltaire met l'accent sur l'insignifiance de l'homme – « atomes » (VOLTAIRE, 1979: 30), « êtres imperceptibles », « insectes invisibles » (VOLTAIRE, 1979: 31), « mite philosophique » (VOLTAIRE, 1979: 35) -, de l'océan – « petit étang » (VOLTAIRE, 1979: 26) -, des montagnes – « petits grains pointus » (VOLTAIRE, 1979: 27) -, des baleines – « quelque chose d'imperceptible » (VOLTAIRE, 1979: 28) -, et de la planète Terre - « notre petite fourmière » (VOLTAIRE, 1979: 19), « notre petit tas de boue » (VOLTAIRE, 1979: 20), « notre petit globe » (VOLTAIRE, 1979: 25).

Parfois, Voltaire nous donne l'impression de rire de lui-même : « Il lia une étroite amitié avec le secrétaire de l'Académie de Saturne, homme de beaucoup d'esprit, qui n'avait à la vérité rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui faisait passablement de petits vers et de grands calculs » (VOLTAIRE, 1979: 21). Mais sa critique plus féroce a retombé sur quelques philosophes et intellectuels qui ont perdu leurs capacités de penser. Les éloges, il les a faits de Locke – « et le nain de Saturne aurait embrassé le sectateur de Locke, sans l'extrême disproportion » (VOLTAIRE, 1979: 36) et surtout de Newton, de forme implicite, par le procédé scientifique de Micromégas – « le nain, qui jugeait quelquefois un peu trop vite, décida d'abord qu'il n'y avait personne sur la terre. Sa première raison était qu'il n'avait vu personne. Micromégas lui fit sentir poliment que c'était raisonner assez mal : « Car, disait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très distinctement ; concluez-vous de là que ces étoiles n'existent pas ? (...) » (VOLTAIRE, 1979: 27), « Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente » (VOLTAIRE, 1979: 33).

Si, au long de l'histoire, Voltaire, ironise les équivoques scientifiques de son époque et regarde notre présomption et insignifiance avec sarcasme, à la fin il nous montre que ce sera à nous-mêmes de rencontrer le bon chemin.

Il leur promet de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage, et que dans ce livre ils verraient le bout des choses. Effectivement, il leur donna ce volume avant son départ : on le porta à Paris, à l'Académie des sciences ; mais, quand le secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc : « Ah ! dit-il, je m'en étais bien douté. » (VOLTAIRE, 1979: 37)

CONCLUSION

« Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici sans doute. »⁹

Le récit étudié est court, mais d'une richesse que cet article est bien loin d'analyser dans toute sa puissance. Son biais, quoiqu'un peu proche de la chronique, quoique un peu journalistique, est imbriqué dans les intrigues de l'histoire et nous rend compte de l'effervescence culturelle qui a assommé le XVIII^e siècle.

Voltaire est devenu un icône de la liberté d'expression et de la lutte de l'homme pour une société plus juste, où le bonheur pourrait être un droit acquis et la puissance de la pensée, une vérité incontestable.

D'une part, il a été un enthousiaste du progrès, de l'autre il n'a pas cru à l'évolution de l'homme¹⁰. On peut dire que Voltaire a vécu un paradoxe, mais ce sont le caractère ironique de son texte et la critique profonde qu'il contient, ce que Barthes a appelé « l'allégresse de la forme » et « le pessimisme du fond » (BARTHES : p.100), les deux principaux éléments qui sont dans la genèse de son caractère révolutionnaire.

Le rire a été l'élément constitutif de ses contes philosophiques, parce que, à la fois, l'intelligence et la liberté ont été les domaines de Voltaire. Ce qui lui intéressait, ce n'étaient pas exactement notre sensibilité ou notre capacité de nous émouvoir, mais notre raideur. Ce fut exactement contre cette raideur qu'il a luté. Et il a su bien choisir les armes.

⁹Micromégas, chapitre VII (VOLTAIRE, 1979: 33).

¹⁰ Selon Cassirer, « Voltaire est le prophète enthousiaste du Progrès : c'est par cette pensée qu'il a plus fortement influencé son temps et les générations suivantes. (...) Comment concilier toutefois cette foi dans le progrès de l'humanité (...) avec la conviction non moins ferme que l'humanité « au fond » est toujours restée la même, que sa vraie « nature » n'a pas changé ? » (CASSIRER, 1966: 287).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

BARTHES, Roland. « Le dernier des écrivains heureux ». In : _____. *Essais critiques*. Paris : Editions du Seuil, 1964.

BERGSON, Henri. *Le rire - Essai sur la signification du comique*. La de Bergson sous la direction de Frédéric Worms. La première édition critique. 13^a édition. Paris : Quadrige, 2010.

CASSIRER, Ernst. *La philosophie des lumières*. Traduit de l'allemand et présenté par Pierre Quillet. Paris: Fayard, 1966.

FIORIN, José Luiz. *Figuras de retórica*. São Paulo: Contexto, 2014.

LAROUSSE. *Grande Enciclopédia Larousse Cultural*. São Paulo: Nova Cultural, 1998.

VOLTAIRE. *Romans et contes*. Édition établie par Frédéric Deloffre, avec la collaboration de Jacqueline Hellegouarc'h, et Jacques Van Den Heuvel. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard, 1979.